

TROISIEME TRIADE

LIBERTE, DEVOIR, BONHEUR

I. Le DEVOIR de la LIBERTÉ

1. L'évidence a posteriori de notre esclavage	2
2A. L'évidence apriori de la Liberté comme fondement de l'Existence Humaine.	2
2B. La liberté comme Vie intérieure du Moi...	4
3. ... et Deuxième Postulat de la Raison Pratique	5
4. Le Premier Postulat : Tous les hommes sont immortels	7

Etre soi-même – individu ou collectivité – cause de ses pensées et de ses actions, de ses réalisations, de sa vie entière, indépendamment de toute contrainte extérieure (physique ou socio/politique) et intérieure (physique ou psychologique), et cela dès le premier début de notre vie jusqu'à sa fin.

Telle est une définition très générale, mais incontournable et universellement acceptée, de la Liberté en son pur et simple concept. L'homme libre est le maître de lui-même, il capable de décider, de choisir et de réaliser concrètement ses choix, et il est matériellement en condition d'exécuter ses décisions. L'homme libre est en mesure de se commander à soi-même et de façonner sa vie en parfaite autonomie.

Or du champ logique ouvert par cette définition émanent *deux* évidences [(1) et (2)] de signe contraire mais également indéniables, parfaitement exprimées par les célèbres mots qui ouvrent le *Contrat Social* de J.J.Rousseau, et qui à leur tour [(3)] nous lancent dans la dimension irréductiblement morale, d'où notre être tire sa sève ultime

(1) « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. » [Rousseau, *Le Contrat Social* 1762]

1. L'EVIDENCE A POSTERIORI DE NOTRE ESCLAVAGE – Rousseau a bien raison : absolument tout *dans les phénomènes* semble nous montrer que nous *ne sommes pas* libres.

DU POINT DE VUE METAPHYSIQUE, une évidence *de départ* – aussi forte et universelle que notre « majeure » fondatrice « tous les hommes sont mortels » – nous oblige à reconnaître que nous n'avons pas *choisi* : ni de *mourir* à la fin de notre vie, ni de *naître* avant qu'elle ne commence. Nous n'avons pas choisi nos corps d'hommes ou de femmes, ni les gènes qui nous sculptent. Bref, tout d'abord la question de la Liberté se heurte au fait incontournable que nous n'avons pas choisi de *vivre* : l'existence, dirait-on, nous est d'abord *imposée*, puis *ôtée*.

DU POINT DE VUE MORAL, nous ne choisissons pas nos goûts – il se trouve que j'aime le pistache, et que tu le détestes – ni nos préférences amoureuses – *de fait* je suis tombé amoureux de ma femme, ainsi que de fait j'ai vite cessé de l'aimer et je l'ai délaissée... Nous ne choisissons pas nos vices et nos compulsions – je n'arrive pas à arrêter de fumer, et je ne sais même pas pourquoi j'ai commencé – ... nos passions et nos haines...

DU POINT DE VUE SOCIAL ET POLITIQUE – Nous n'avons choisi ni le lieu ni l'époque dans lesquels nous allons émerger. Naître aujourd'hui en Irak ou en Suisse ne donne pas les mêmes conditions de vie ni le même degré de liberté... Nous n'avons pas choisi la classe sociale ni nos parents dont l'influence est si décisive sur notre personnalité et nos propres décisions. La langue maternelle, que l'on nous a imposée, structure notre pensée. Enfin, ce sont des milliers, voire des millions de rencontres, de *hasards* qui paraissent enfin tisser notre être entier, dès son début à sa fin. [*Merci, pour ce paragraphe à Danielle Desbarnes*]

2A. L'EVIDENCE APRIORI DE LA LIBERTE COMME FONDEMENT DE L'EXISTENCE HUMAINE.

Et pourtant les mots de Jean Jacques Rousseau – qu'Emanuel Kant considérerait comme son maître dans le domaine de la morale (il l'appelait le « Newton de la Raison pratique ») – commencent avec une affirmation absolument péremptoire et tout à fait paradoxale, car elle marche dans le sens opposé : « *L'homme est né libre* ». D'où tire-t-il une telle assurance, si la condition humaine apparaît « partout » comme celle d'un esclavage, à son tour enfermé entre la parfaite ignorance de son origine – qui ou quoi a fait que nous existions ? – et la certitude absolue de sa confirmation finale – nous mourrons, que nous le voulions ou pas... – précisément comme dans la Caverne de Platon ?

Ce qu'il faut bien établir est que la réponse à cette question : (a) est depuis toujours et à jamais strictement *apriori* ; (b) elle a la nature et l'évidence d'un *postulat*, et ce postulat nous dit que notre liberté-malgré-tout il faut aller la chercher non seulement dans l'enchaînement visible de nos actions extérieures, mais **à la racine ontologique – strictement invisible – du MOI** qui les accomplit.

Expliquons-nous.

Nous avons vu (Cours *Logos...* §1 et §2) que notre Moi se « trouve », se *touche* pour la première fois lors d'un « échec herméneutique » fondamental : (a) « je *sais* que j'ignore ce que tout cela signifie » ; (b) « je *me comprends* parfaitement lorsque je dis que je n'y comprends rien » (« Premier Postulat de l'Herméneutique »). Or, ce même double pas socratique se retrouve entièrement dans le propos paradoxal de Rousseau, car dans le cas non pas de notre *ignorance/incompréhension*, mais de notre *manque de liberté*, nous ne faisons que mettre pour la troisième fois l'accent sur cette même expérience primordiale que notre « moi » fait de sa condition de condition...*nement* et d'*esclavage*.

Nous dirons en un mot : c'est à *la limite* en se découvrant esclave, que l'homme fait, par là même, l'expérience définitive de sa liberté *perdue*... DONC originaire et ineffaçable. Pourquoi ? Car de même l'homme qui se dit sans aucun savoir ne peut pas éviter de *le savoir*, de même l'homme qui se découvre esclave, ne peut pas le faire sans POSTULER, par là même, que son *destin* est la liberté : ni une chaise – en fait – ni un arbre, ni un chat... ne peuvent être dits des « esclaves », car la liberté ne fait pas partie de leur nature, et donc ne peut pas leur être si dramatiquement ôtée.

En somme, si Rousseau affirme que l'homme est *né* libre, c'est que bien loin de n'être qu'un caractère de ses actions socialement perceptibles, la liberté fonde *ontologiquement* le sujet humain, notre MOI purement intérieur en sa phénoménologie immédiate. Que cela veut dire ? Cela veut dire que non seulement pour être tenu responsable de ses actions, mais tout d'abord pour *exister* la nature humaine – l'essence du « moi » qui agit – *ne peut que* s'opposer à la « Mère Nature », et ceci est un pur et simple *fait*, que Kant appelle en conséquence «le fait de la Raison pratique ». Observons mieux.

En gros, le kantien « fait de la Raison » nous impose de reconnaître que tout homme en tant que tel, s'il en est un, AGIT, en se manifestant, donc, premièrement, dans le propos fondateur : « *moi* j'ai fait cela ». Pourquoi fondateur ? Car lorsque nous la prononçons, cette affirmation est primordialement censée interrompre le flux mécanique (naturel) des causes et des effets : je prends la chaise pour m'asseoir, et je ne peux pas *attribuer* ce fait aux champs de forces physiques pourtant bien présents et agissants dans l'environnement où je suis plongé, sans immédiatement perdre le droit de dire « *moi* je m'assois ». C'est de cette évidence primale que parle Socrate peu avant l'heure de son exécution, c'est-à-dire l'heure où il ira *subir* une mort qu'il aura pourtant bien choisie. Dans ses premiers mots, il est en train de parler de son expérience d'élève à l'école naturaliste du physicien Anaxagore, qui trouvait la cause de tout ce qui se manifeste dans son architecture matérielle :

(2) Mais je ne tardai pas, camarade, à tomber du haut de cette merveilleuse espérance [*des trouver dans la science naturaliste d'Anaxagore la réponse à mes questions sur le pourquoi des choses*]. Car, avançant dans ma lecture, je vois un homme qui ne fait aucun usage de l'intelligence et qui, au lieu d'assigner des causes réelles à l'ordonnance du monde, prend pour des causes l'air, l'éther, l'eau et quantité d'autres choses étranges. Il me sembla que c'était exactement comme si l'on disait que Socrate fait par intelligence tout ce qu'il fait et qu'ensuite, essayant de dire **la cause de chacune de mes actions, on soutint d'abord que, si je suis assis en cet endroit, c'est parce que mon corps est composé d'os et de muscles**, que les os sont durs et ont des joints qui les séparent, et que les muscles, qui ont la propriété de se tendre et de se détendre, enveloppent les os avec les chairs et la peau qui les renferme, que, les os oscillant dans leurs jointures, les muscles, en se relâchant et se tendant, me rendent capable de plier mes membres en ce moment et que c'est la cause pour laquelle je suis assis ici les jambes pliées. C'est encore comme si, au sujet de mon entretien avec vous, il y assignait des causes comme la voix, l'air, l'ouïe et cent autres pareilles, sans songer à donner les véritables causes, à savoir que, **les Athéniens ayant décidé** qu'il était mieux de me condamner, **j'ai MOI aussi, pour cette raison, décidé** qu'il était meilleur pour moi d'être assis en cet endroit et plus juste de rester ici et de subir la peine qu'ils m'ont imposée. Car, par le chien, il y a beau temps, je crois, que ces muscles et ces os seraient à Mégare ou en Béotie, emportés par l'idée du meilleur, si je ne jugeais pas plus juste et plus beau, au lieu de m'évader et de fuir comme un esclave, de payer à l'État la peine qu'il ordonne. Mais appeler causes de pareilles choses, c'est par trop extravagant. Que l'on dise que, si je ne possédais pas des choses comme les os, les tendons et les autres que je possède, je ne serais pas capable de faire ce que j'aurais résolu, on dira la vérité ; mais dire que **c'est à cause de cela** que je fais ce que je fais et qu'ainsi je le fais par l'intelligence, et non par le choix du meilleur, c'est faire preuve d'une extrême négligence dans ses expressions. C'est montrer qu'on est incapable de discerner qu'autre chose est la cause véritable, autre chose que sans quoi la cause ne saurait être cause. C'est précisément ce que je vois faire à la plupart des hommes, qui, tâtonnant comme dans les ténèbres, se servent d'un mot impropre pour désigner cela comme la cause. [...] Quant à moi, pour connaître une telle cause et savoir ce qu'elle est, je me ferais avec allégresse le disciple de tous les maîtres possibles. Mais comme elle se dérobaît et que j'étais impuissant à la trouver moi-même et à l'apprendre d'autrui, j'ai changé de direction pour la chercher. [Platon, *Phédon* 98b-99b]

« J'ai MOI aussi, pour cette raison, décidé »... de m'asseoir, *comment* mourir... etc.

Si nous nions cette possibilité d'auto-attribution des ses propres actions – en réduisant de la sorte la totalité des mouvements, actions, mots humains... à un enchaînement nécessaire de lois mécaniques et aveugles – nous nions par là même qu'un homme – un MOI – *existe* en effet devant nous, car un *robot* n'est pas un homme.

La première chose à établir est donc que l'évidence de la *liberté* est imposée par le pur et simple fait que des actions auto-attribuables par des « moi » existent dans le monde.

Il faut bien remarquer que cette évidence n'a jamais été remise en cause, par personne. La seule chose que l'on peut faire est céder à la tentation antimétaphysique du *nécessitarisme*, et déclarer qu'une telle indéniable *évidence* est en réalité une illusion, et qu'en conséquence notre MOI – c'est-à-dire notre « condition d'hommes » – est en lui-même l'acceptation consciente d'un état auto-tromperie.

(3) CLAUDE LEVI-STRAUSS *Tristes Tropiques* « **Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui.**

Les institutions, les mœurs et les coutumes que j'aurais passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut être celui de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. Loin que ce rôle lui marque une place indépendante et que l'effort de l'homme – même condamné – soit de s'opposer vainement à une déchéance universelle, il apparaît lui-même comme une machine peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désagrégation d'un ordre originel, et

précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive. Depuis qu'il a commencé à respirer et à se nourrir jusqu'à l'invention des engins atomiques et thermonucléaires, en passant par la découverte du feu - et sauf quand il se reproduit lui-même - l'homme n'a rien fait d'autre qu'allègrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration.

Sans doute a-t-il construit des villes et cultivé des champs ; mais quand on y songe, ces objets sont eux-mêmes des machines destinées à produire de l'inertie à un rythme et dans une proportion infiniment plus élevés que la quantité d'organisation qu'ils impliquent. Quant aux créations de l'esprit humain, leur sens n'existe que par rapport à lui, et elles se confondront au désordre dès qu'il aura disparu. Si bien que la civilisation prise dans son ensemble, peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tenté de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est-à-dire de l'inertie. Chaque parole échangée, chaque ligne imprimée, établissent une communication entre deux interlocuteurs, rendant étale un niveau qui se caractérisait auparavant par un écart d'information, donc une organisation plus grande. Plutôt qu'anthropologie, il faudrait écrire « entropologie » le nom d'une discipline vouée à étudier dans ses manifestations les plus hautes ce processus de désintégration."

Pourtant, j'existe. Non point, certes comme individu ; car que suis-je, sous ce rapport, sinon l'enjeu à chaque instant remis en cause de la lutte entre une autre société, formée de quelques milliards de cellules nerveuses abritées sous la termitière du crâne, et mon corps, qui lui sert de robot ? Ni la psychologie, ni la métaphysique, ni l'art ne peuvent me servir de refuge, mythes désormais passibles, aussi par l'intérieur, d'une sociologie d'un nouveau genre qui naîtra un jour et ne leur sera pas plus bienveillante que l'autre. **Le moi n'est pas seulement haïssable : il n'y a pas de place entre un nous et un rien.** Et si c'est pour ce **nous** que finalement j'opte, bien qu'il se réduise à une apparence, c'est qu'à moins de me détruire - acte qui supprimerait les conditions de l'option - je n'ai qu'un choix possible entre cette apparence et rien. **Or il suffit que je choisisse pour que, par ce choix même, j'assume sans réserve ma condition d'homme** : me libérant par là d'un orgueil intellectuel dont je mesure la vanité à celle de son objet, j'accepte aussi de subordonner ses prétentions aux exigences objectives de l'affranchissement d'une multitude à qui les moyens d'un tel choix sont toujours déniés » [Lévi-Strauss *Tristes Tropiques*]

Aussi désespérés qu'ils soient, les mots de Lévi-Strauss affirment bel et bien que notre « haïssable » moi cartésien (« Pourtant, j'existe ») n'est autre que l'esclave d'un « mauvais génie » social et collectif : « et si c'est pour ce **nous** que finalement j'opte, bien qu'il se réduise à une apparence c'est qu'à moins de me détruire **je n'ai qu'un choix possible** entre cette apparence et rien ». Le **choix** est donc – de toute évidence – possible : ce MOI illusoire trouve en lui, encore et toujours, le pouvoir, qui lui appartient essentiellement, de *choisir*. Je choisis donc d' « assumer » sans réserve la vanité trompeuse d'une liberté et indépendance du MOI que je suis. Autant faux que cela soit, *par là même* MOI, j'existe.

En bref : qu'il soit une illusion ou une réalité, un « moi » qui agit et fait ses choix est un phénomène ultime de la condition humaine, et ce phénomène nous impose de reconnaître que c'est dans la *liberté* que le sujet humain puise entièrement la substance de son être.

2B. LA LIBERTE COMME VIE INTERIEURE DU MOI...

Pour cette raison ultime, la philosophie morale classique a toujours *postulé* sans réserves la liberté de l'homme qui agit, car pour nier la vérité de ce *postulat* il faudrait affirmer qu'aucune *action* n'existe dans le monde, et cela, dirait Aristote, serait tout d'abord *ridicule*. Pourquoi ? Car une « nature humaine » *en action* existe sans doute – dit Aristote – à côté d'une « nature physique » en mouvement : et dans l'un cas comme dans l'autre tout le monde reconnaît immédiatement la présence d'un *principe interne et spontané d'épanouissement* (les êtres naturels) et de réalisation pratique (les êtres humains).

Nous avons vu en effet, dans le cours sur la *Matière*, que pour Aristote la « Nature » et l' « être naturel » signifient la présence d'un « principe interne » et spontané de mouvement : nous reconnaissons qu'un « être naturel » (un arbre, à la différence de la chaise en bois où va s'asseoir Socrate) est là devant nous, si la « poussée », l'élan qui le fait bouger et s'épanouir provient de son intériorité et non pas du monde externe, comme c'est le cas, au contraire, des mécanismes de choc (marteau) et de friction (scie) dont se sert le menuisier qui a assemblé cette même chaise.

(4) **ARISTOTE – (A) DE LA VIE « PHYSIQUE »...** La nature doit donc être considérée comme un principe interne et une cause de mouvement et de repos, pour l'être dans lequel ce principe est primitivement et en soi, et non pas par simple accident, ou par artifice. [...] En effet, il n'est pas un seul objet artificiel qui ait en soi le principe qui le fait ce qu'il est. Ce principe se trouve au contraire dans d'autres êtres, et il est extérieur, par exemple, une maison, et tout ce qui est réalisé par la main de l'homme. La nature est donc ce que nous venons de dire, et les êtres sont naturels et ont une « nature », quand ils ont le principe qui vient d'être défini. Par conséquent, ils sont tous des substances : car la nature est toujours un sujet, et elle est toujours dans un sujet. [...] Tous ces êtres existent selon la nature, ainsi que toutes les qualités qui leur sont essentielles ; comme, par exemple, la qualité inhérente au feu de monter toujours en haut ; car cette qualité [...] est dans la nature et selon la nature du feu. [...] Ainsi, nous avons expliqué ce que c'est que la nature d'une chose, et ce qu'on entend par être de nature et selon la nature.

En revanche, essayer de prouver l'existence de la nature, ce serait par trop ridicule ; car il saute aux yeux qu'il y a une foule d'êtres du genre de ceux que nous venons de décrire. Or, prétendre démontrer des choses d'une complète évidence au troyen de choses obscures, c'est le fait d'un esprit qui est incapable de discerner ce qui est ou n'est pas notoire de soi. C'est là, du reste une erreur très concevable, et il n'est pas malaisé de s'en rendre compte. Que quelqu'un

qui serait aveugle de naissance s'avise de parler des couleurs, il pourra bien sans doute prononcer les mots ; mais nécessairement il n'aura pas la moindre idée des choses que ces mots représentent. [*Physique*, Livre I]

De cette même manière, nous affirmons qu'un « être humain » [= un *moi*] est devant nous, dès que nous percevons que les *actions* de cet être vivant trouvent *en lui-même* leur seule et ultime origine

(5) (B) ... A LA VIE DU « MOI » – Volontaire est ce dont *le principe réside dans l'agent lui-même* ; donc, les actions dont les principes sont en nous dépendent elles-mêmes de nous et sont volontaires. En faveur de ces considérations, on peut, semble-t-il, appeler en témoignage à la fois le comportement des individus dans leur vie privée et la pratique des législateurs eux-mêmes : on châtie, en effet, et on oblige à réparation ceux qui commettent des actions mauvaises, à moins qu'ils n'aient agi sous la contrainte ou par une ignorance dont ils ne sont pas eux-mêmes causes. En effet, nous punissons quelqu'un pour son ignorance même, si nous le tenons pour responsable de son ignorance, comme par exemple dans le cas d'ébriété où les pénalités des délinquants sont doublées, parce que le principe de l'acte réside dans l'auteur de l'action lui-même, qui était maître de ne pas s'enivrer et qui est ainsi responsable de son ignorance. [Ethique à Nicomaque, Livre III]

Pour qu'un homme *soit*, donc, il faut qu'un MOI qui s'attribue ses actions, en se posant comme l'origine première et irréductible de chacune d'elles... qu'un tel « MOI ! » *existe vraiment* et authentiquement, quoi qu'il en soit du sens exact des mots *origine, exister, vérité* etc. Etre certains que l'être qui est devant nous n'est pas la seule et ultime origine de ses mouvement revient donc à être certains que cet être *n'est pas un homme*. Par conséquent : si « moi » j'existe, alors je suis libre ; si toutefois il s'avère que – comme chez Rousseau et Levy-Strauss – je ne suis pas libre, alors je me révèle par là même comme un « esclave », c'est-à-dire comme un homme au moins *potentiellement* libre, de ce fait immédiatement appelé au devoir catégorique *se libérer*.

Il faut donc bien insister : nous avons là un autre épisode – rousseauiste/levi-straussien – du « mauvais génie » de Descartes : « que l'on me mette en fers autant qu'on veut, qu'on fasse de moi un *esclave*... pour ce faire il faut bien tout d'abord que MOI je sois *préalablement* un homme libre ».

3. ... ET DEUXIEME POSTULAT DE LA RAISON PRATIQUE

Cela toutefois nous transporte immédiatement – à la différence de l'esclave cartésien qui, à la fin de la Deuxième Méditation, préfère ne pas se réveiller pour acquérir une connaissance fiable des choses – ... cette découverte nous transporte immédiatement, dis-je, dans la dimension pratique de la Loi Morale, qui nous impose le DEVOIR de nous réveiller pour changer notre condition.

Très cohéremment avec ce nouveau double rythme, Emanuel Kant fait de cette évidence indépassable – l'évidence de la Liberté humaine, qui ne peut qu'être *rendue encore plus lumineuse et urgente* par ceux qui voudraient en dépouiller le sujet humain, soit théoriquement, soit pratiquement – le « Premier Postulat de la raison Pratique » [*Critique de la Raison Pratique* (1786)] le deuxième et le troisième étant ceux de l'*Immortalité de l'Ame* et de l'*Existence de Dieu*.

(1) Tout d'abord : pourquoi un « postulat » ? Pourquoi ce terme pris des mathématiques ?

(1.1) La première raison en est que dès que nous *disons* « MOI [je dis, je fais...] », nous affirmons par là même implicitement : « ... *je suis libre*, car je suis l'origine indépassables de tous mes actes ». Or lorsque nous nous exprimons ainsi, nous sommes aussi indifférents aux évidences a-posteriori du monde, que nous le sommes lorsqu'il s'agit de construire une figure géométrique censée être *parfaitement* circulaire, malgré l'impossibilité manifeste qu'une telle perfection soi jamais atteinte dans le monde de la matière. En fait, de même nous *postulons* qu'« une ligne droite doit pouvoir être tracée » [Premier Postulat des *Eléments* d'Euclide] dès que nous disons « soit donné le segment AB »... de même nous postulons la Liberté de l'Homme, dès que nous disons « MOI j'ai fait cela ». C'est bien cette perspective que défend Montesquieu lorsqu'il fonde sa méthode d'enquête « sociologique » sur l'*Esprit des Lois*

(5) MONTESQUIEU – Il y a donc une raison primitive ; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux. Dieu a du rapport avec l'univers, comme créateur et comme conservateur: les lois selon lesquelles il a créé sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces règles, parce qu'il les connaît; il les connaît parce qu'il les a faites; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance. Comme nous voyons que le monde, formé par le mouvement de la matière, et privé d'intelligence, subsiste toujours, il faut que ses mouvements aient des lois invariables; et, si l'on pouvait imaginer un autre monde que celui-ci, il aurait des règles constantes, ou il serait détruit. Ainsi la création, qui paraît être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatalité des athées. Il serait absurde de dire que le créateur, sans ces règles, pourrait gouverner le monde, puisque le monde ne subsisterait pas sans elles. Ces règles sont un rapport constamment établi. Entre un corps mû et un autre corps mû, c'est suivant les rapports de la masse et de la vitesse que tous les mouvements sont reçus, augmentés, diminués, perdus; chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance. Les êtres particuliers intelligents peuvent avoir des lois qu'ils ont faites; mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites.

Avant qu'il y eût des êtres intelligents, ils étaient possibles; ils avaient donc des rapports possibles, et par conséquent des lois possibles. Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles. **Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux.** Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit. [Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, Livre I, Chap.I]

En ce même sens, Kant affirme : le fait que les hommes soient « en fers » ne veut aucunement dire qu'il ne *peuvent pas* se libérer, ou en paraphrasant Montesquieu : « Avant qu'il y eût des êtres libres, ils étaient *possibles* », car la *parfaite*

liberté est la condition de base pour que ses versions « positives » (y compris l'esclavage) puissent tout simplement être repérées dans le monde.

(1.2) **La deuxième raison** en est que de même le premier postulat de la Raison Géométrique a le pouvoir « divin » de *rendre* parfaitement droit ce qui ne l'est manifestement pas (un simple trait de stylo, un sillon sur le sable), de même le Premier Postulat de la Raison Pratique se manifeste comme la voix de Dieu en nous, car il a le pouvoir de *rendre libres* les êtres qui en sont régis, en les obligeant *catégoriquement* au DEVOIR ABSOLU de le devenir.

Les « Lois » de Montesquieu s'intériorisent donc, chez Kant, pour devenir non seulement la structure ultime de toute société extérieure, mais *le fondement de l'être intérieur* de tout homme = de tout homme libre, que Kant *appelle* (comme Platon le fait dans la République) à être le Roi de l'Univers :

(6) § 7. LOI FONDAMENTALE DE LA RAISON PURE PRATIQUE. *Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours être considérée comme un principe de législation universelle.*

SCHOLIE. – La géométrie pure a des postulats qui sont des propositions pratiques, mais qui ne supposent rien de plus sinon qu'on peut faire une chose, si on veut la faire, et ces postulats sont les seules propositions de cette science qui concernent une existence ; ce sont donc des règles pratiques dont l'application est soumise à une condition problématique de la volonté.

Mais ici la règle dit qu'on doit absolument agir d'une certaine manière. La règle pratique est donc inconditionnelle, et, par conséquent, nous nous la représentons a priori comme une proposition catégoriquement pratique, qui détermine objectivement la volonté d'une manière absolue et immédiate (par la règle pratique même qu'elle exprime, et qui, par conséquent, a ici force de loi).

En effet, c'est la raison pure qui, étant pratique par elle-même, est ici immédiatement législative. La volonté est conçue comme indépendante de toutes conditions empiriques, par conséquent, comme volonté pure, comme déterminée par la simple forme de la loi et ce principe de détermination est considéré comme la condition suprême de toutes les maximes.

La chose est assez étrange, et il n'y a rien de semblable dans tout le reste de la connaissance pratique. En effet la pensée a priori d'une législation universelle possible, cette pensée qui, par conséquent, est purement problématique, nous est ordonnée absolument comme une loi, sans que l'expérience ou quelque volonté extérieure y entre pour rien.

Nous portons en nous, dit Kant, la voix d'une *volonté pure, indépendante de toutes conditions empiriques*, mais cette volonté pure – celle qui seule nous permet de dire, avec Socrate : « *moi* – pas mes os, mes muscles, mes tendons – je me suis assis sur cette chaise » – cette volonté pure n'est pas un simple fait intérieur, car ce fait a la nature ultime d'une Loi Absolue et absolument contraignante. Autrement dit : « *Toi*, comme tu le dis, tu prétends de t'asseoir. Ceci est certes bien, mais cela signifie aussi que si tu – le sujet ultime de cette action – ne portes pas en toi une volonté *déjà* absolument pure, et bien tu DOIS, impérativement, en acquérir une ».

C'est bien ici le « fait étrange » dont parle Kant : que dans le cas de la Raison Pratique aux sources du MOI, les « postulats » à l'origine de ses évidences sont doués d'une force non seulement *problématique* (si je veux que AB soit un segment, c'est comme cela) mais celle, *catégorique*, d'un commandement moral, car ils nous sont premièrement imposés par la « Loi de Liberté » qui s'exprime dans le simple fait d'un MOI qui s'attribue ses actions :

(7) SUR LES POSTULATS DE LA RAISON PURE PRATIQUE EN GENERAL – Ils dérivent tous du *principe fondamental de la moralité* [Agis de telle sorte...] Ce principe n'est pas lui-même un postulat, mais une loi par laquelle la raison détermine immédiatement la volonté, et celle-ci, par cela même qu'elle est ainsi déterminée, comme volonté pure, *réclame les conditions nécessaires à l'accomplissement de son précepte*. Ces postulats ne sont pas des dogmes théoriques, mais *des hypothèses nécessaires* au point de vue pratique; ils n'étendent point, par conséquent, la connaissance spéculative, mais ils donnent en général de la réalité objective aux idées de la raison spéculative (au moyen de leur rapport avec la connaissance pratique), et en font des concepts légitimes, dont sans cela elle ne pourrait pas même s'arroger le droit d'affirmer la possibilité.

Ces postulats sont ceux de l'**immortalité**, de la **liberté**, considérée positivement (comme causalité d'un être, en tant qu'il appartient au monde intelligible), et de l'**existence de Dieu**.

- LE PREMIER dérive de la condition pratiquement nécessaire d'une durée appropriée au parfait accomplissement de la loi morale ;
- LE SECOND, de la supposition nécessaire de notre indépendance par rapport au monde sensible et au pouvoir de déterminer notre volonté conformément à la loi d'un monde intelligible, c'est-à-dire de la liberté ;
- LE TROISIEME, de la nécessité de supposer comme condition de la possibilité du souverain bien dans un monde intelligible l'existence d'un souverain bien absolu, c'est-à-dire l'existence de Dieu. [Ibid.]

Faisons ici *bien* attention à l'*ordre* de la déduction kantienne, car nous répétons ici le paradoxe vu à propos du fondement *herméneutique* du moi cartésien, qui se découvre comme *puissance d'interprétation* avant même de pouvoir fiablement s'auto-identifier comme *ce* moi, en l'occurrence capable d'interpréter ses mouvances internes ({9} et texte (9) dans *Logos...*). Dans ce premier cas, nous avons vu que ce moi/interprète doit tout d'abord *faire naufrage* dans un

désarroi complet – *c'est quoi cela... qui suis-je ?* – pour comprendre par là même qu'il est en tous les cas le porteur fiable d'un principe absolu de vérité et de sens, sans quoi il ne pourrait même pas *savoir* qu'il s'est perdu : une ineffaçable et objective *puissance d'interprétation* précède, donc, et oriente, toute recherche de soi-même que notre moi est appelé, le moment venu, à entamer.

Dans le cas présent, cette même inversion des termes se répète quant au rapport entre notre moi et la Loi Morale (le Devoir) qui l'habite : (1) tout d'abord notre moi se découvre totalement aliéné et esclave du monde et de ses passions (il est « partout en fers »)... mais justement grâce à cette affreuse révélation (2) il devient définitivement conscient que son monde intérieur est *objectivement* habité par une Loi Morale *universelle*, qui reste solidement retentissante dans ses oreilles, quelle que soit leur actuel taux de liberté.

L'ordre de la déduction (NB !) est donc le suivant « comme dans moi il y a une voix morale qui m'oblige à la suivre catégoriquement *alors* MOI j'existe comme sujet réel de ma vie, car je suis *censé* être originairement libre = responsable *tenu* de l'écouter ». En un formule : FAIT DU DEVOIR → EVIDENCE DE LA LIBERTÉ

4. LE PREMIER POSTULAT : TOUS LES HOMMES SONT IMMORTELS

Or cette situation morale, nous l'avons vu, nous impose, selon Kant, non seulement l'évidence du Deuxième Postulat (le *devoir* de notre liberté), mais aussi celle du Premier : *nous sommes immortels*. Pour comprendre ce passage – ce qui nous permettra aussi de saisir le lien essentiel que tout cela possède avec la question du **Bonheur** – lisons tout d'abord ces deux textes de Platon, où il est question tout d'abord d'un homme (Socrate) qui choisit non pas de mourir (car aucun homme ne dispose de ce choix), mais *comment* le faire ; et ensuite d'un autre homme (Er l'Arménien) qui nous nous raconte de quelle façon il a choisi *comment vivre*.

Choisir sa mort...

(8) **Platon, APOLOGIE DE SOCRATE** –C'est pourquoi, mes juges, soyez pleins d'espérance dans la mort, et ne pensez qu'à [41d] cette vérité, qu'il n'y a aucun mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort, et que les dieux ne l'abandonnent jamais ; car ce qui m'arrive n'est point l'effet du hasard ; et il est clair pour moi que mourir dès à présent, et être délivré des soucis de la vie, était ce qui me convenait le mieux ; aussi la voix céleste s'est tue aujourd'hui, et je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien, et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire ; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. [41e] Je ne leur ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption ; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. [42a] Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté Dieu.

...après avoir choisi sa vie :

(2) **Platon, LE MYTHE D'ER (REPUBLIQUE X)**

...tels sont donc les prix, le salaire, les récompenses que le juste reçoit pendant la vie de la part des hommes [614a] et des dieux, outre les biens qu'il trouve dans la pratique même de la justice.

Ce sont de belles et solides récompenses.

Mais tous ces résultats ne sont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaison des biens et des maux réservés dans **l'autre vie** à la vertu et au vice. C'est ce qu'il nous faut entendre, afin que le juste et le méchant remportent l'un et l'autre de cet entretien tout ce qu'il leur appartient d'y trouver.

[614b] Fais-nous ce récit ; il est bien peu de choses que je sois aussi curieux d'entendre.

Ce n'est point le récit d'Alcinoüs que je vais vous rapporter, mais celui d'un homme de cœur (13), 280 Er l'Arménien, originaire de Pamphylie. Il avait été tué dans une bataille : dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà défigurés de ceux qui étaient tombés avec lui, le sien fut trouvé sain et entier ; on le porta chez lui pour faire ses funérailles, et le douzième jour, lorsqu'il était sur le bûcher, il revécut et raconta ce qu'il avait vu dans l'autre vie : Aussitôt, dit-il, que son âme était sortie de son corps, il s'était mis en route [614c] avec une foule d'autres âmes, et était ainsi arrivé en leur compagnie dans un lieu merveilleux, où se voyaient dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres au ciel qui répondaient à celles-là. Entre ces deux régions étaient assis des juges : dès qu'ils avaient prononcé leur sentence, ils ordonnaient aux justes de prendre leur route à droite par une des ouvertures du ciel, après leur avoir attaché, par devant un écriteau contenant le jugement rendu en leur faveur ; et aux méchants de prendre leur route à gauche par une des ouvertures de la terre, ayant derrière le dos un semblable écrit où étaient marquées [614d] toutes leurs actions. Lorsqu'il s'était présenté à son tour, **les juges avaient déclaré qu'il devait porter aux hommes la nouvelle de ce qui se passait en cet autre monde**, et ils lui avaient ordonné d'écouter et d'observer tout ce qui s'offrirait à lui.

Il vit donc d'abord les âmes de ceux qu'on avait jugés, celles-ci monter au ciel, celles-là descendre sous terre, par les deux ouvertures qui se répondaient ; tandis que par l'autre ouverture de la terre, il vit sortir des âmes couvertes d'ordure et de poussière, en même temps que par l'autre ouverture [614e] du ciel descendaient d'autres âmes pures et sans tache : elles paraissaient toutes venir d'un long voyage, et s'arrêter avec plaisir dans la prairie, comme dans un lieu d'assemblée. Celles qui se connaissaient se saluaient les unes les autres, et se demandaient des nouvelles de ce qui

se passait aux lieux d'où elles venaient, le ciel ou la terre. Les unes racontaient leurs aventures [615a] avec des gémissements et des pleurs, que leur arrachait le souvenir des maux qu'elles avaient soufferts ou vu souffrir pendant le temps de leur voyage sous terre, et la durée en était de mille ans ; les autres qui revenaient du ciel faisaient le récit des plaisirs délicieux qu'elles avaient goûtés et des choses merveilleuses qu'elles avaient vues.

Il serait trop long, mon cher Glaucon, d'entrer dans les nombreux détails de l'Arménien à ce sujet ; mais voici en somme ce qu'il disait...

[Suit le récit des récompenses et de châtements des âmes dans l'au-delà, jusqu'au moment où l'heure vient de choisir la forme de sa prochaine réincarnation...]

aussitôt que les âmes étaient arrivées, il leur avait fallu se présenter devant Lachésis. Et d'abord un hiérophante les avait fait ranger par ordre l'une auprès de l'autre ; ensuite ayant pris sur les genoux de Lachésis les sorts et les différentes conditions humaines, il était monté sur une estrade élevée et avait parlé ainsi :

« Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille de la Nécessité : **« Ames passagères, vous allez recommencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle. [617e] Vous ne devez point échoir en partage à un génie : vous choisirez vous-même chacune le vôtre. Celle que le sort appellera, choisira la première, et son choix sera irrévocable. La vertu n'a point de maître : elle s'attache à qui l'honore, et abandonne qui la néglige. On est responsable de son choix : Dieu est innocent »**

A ces mots, il avait répandu les sorts (14), et chaque âme ramassa celui qui tomba devant elle, excepté notre Arménien, à qui on ne le permit pas. Chacune connut alors quel rang lui était échu pour choisir. [618a] Ensuite l'hiérophante étala sur terre devant elles des genres de vie de toute espèce, en beaucoup plus grand nombre qu'il n'y avait d'âmes assemblées ; la variété en était infinie ; il s'y trouvait à la fois toutes les conditions des animaux ainsi que des hommes. Il y avait des tyrannies, les unes qui duraient jusqu'à la mort ; les autres brusquement interrompues et finissant par la pauvreté, l'exil, la mendicité. On y voyait des conditions d'hommes célèbres, ceux-ci pour leurs avantages corporels, la beauté, la force, [618b] l'aptitude aux combats ; ceux-là pour leur noblesse et les grandes qualités de leurs ancêtres ; on en voyait aussi d'obscures par tous ces endroits. Il y avait pareillement des conditions de femmes de la même variété. Quant à l'âme, les rangs n'étaient pas réglés, chaque âme changeant nécessairement suivant son choix. Du reste, il y avait des partages plus ou moins contrastés de richesse et de pauvreté, de santé et de maladie, ainsi que des partages moyens entre ces extrêmes. Or, c'est évidemment là, cher Glaucon, l'épreuve redoutable pour l'humanité ; voilà pourquoi chacun de nous doit laisser de côté [618c] toute autre étude pour rechercher et cultiver celle-là seule qui nous fera découvrir et reconnaître l'homme, dont les leçons nous mettront à même de pouvoir et de savoir discerner les bonnes et les mauvaises conditions, et choisir toujours la meilleure en toute circonstance ; et ce sera sans doute en considérant sans cesse les vérités dont nous nous sommes entretenus aujourd'hui, les rapprochements et les distinctions que nous avons établis sur ce qui intéresse la moralité de notre vie. C'est ainsi que nous apprendrons, par exemple, ce que peut apporter de bien ou de mal, la beauté jointe à la pauvreté [618d] ou à la richesse, et avec telle ou telle disposition de l'âme ; la naissance illustre et commune, les dignités et la vie privée, la force et la faiblesse, le talent et la médiocrité, et toutes les qualités de 269 raisons entre elles ; en sorte qu'après avoir réfléchi sur tout cela et ne perdant pas de vue la nature de notre âme, nous saurons faire le discernement entre le bon et le mauvais partage [618e] en cette vie, appelant mauvais celui qui aboutirait à rendre l'âme plus injuste, et bon celui qui la rendrait plus vertueuse, sans avoir aucun égard à tout le reste ; car nous avons vu que c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre, soit pour cette vie, soit pour ce qui la suit. [619a] Il faut donc conserver jusqu'à la mort son âme ferme et inébranlable dans ce sentiment, afin qu'elle ne se laisse éblouir là-bas ni par les richesses ni par les autres maux de cette nature ; qu'elle ne s'expose point, en se jetant avec avidité sur la condition de tyran ou sur quelque autre semblable, à commettre un grand nombre de maux sans remède et à en souffrir encore de plus grands, mais plutôt qu'elle sache se fixer pour toujours à un état médiocre, et éviter également les deux extrémités, autant qu'il dépendra d'elle, soit dans la vie présente, soit dans toutes les autres par où elle passera, c'est à cela [619b] qu'est attaché le bonheur de l'homme.

Aussi, selon le rapport de notre messenger, l'hiérophante avait dit : Celui qui choisira le dernier, pourvu qu'il le fasse avec discernement, et qu'ensuite il soit conséquent dans sa conduite, peut se promettre une vie pleine de 290 contentements et très bonne. Que celui qui choisira le premier se garde de trop de confiance, et que le dernier ne désespère point.

Après que l'hiérophante eut ainsi parlé, celui à qui le premier sort était échu, s'avança avec empressement, et choisit la tyrannie la plus considérable, emporté par son imprudence et son avidité, et sans regarder suffisamment à ce qu'il faisait ; [619c] il ne vit point cette fatalité attachée à l'objet de son choix, d'avoir un jour à manger la chair de ses propres enfants, et bien d'autres crimes horribles. Mais quand il eut considéré à loisir le sort qu'il avait choisi, il gémit, se lamenta, et, oubliant les avertissements de l'hiérophante, ce n'était pas à sa propre faute qu'il s'en prenait, c'était à la fortune, aux dieux, à tout, excepté à lui-même. Cette âme était du nombre de celles qui venaient du ciel ; elle avait vécu précédemment dans un État bien gouverné, et avait fait le bien par la force de l'habitude [619d] plutôt que par philosophie. Voilà pourquoi, parmi celles qui tombaient en de semblables mécomptes, les âmes venues du ciel n'étaient pas les moins nombreuses, faute d'avoir été éprouvées par les souffrances ; au contraire, la plupart de celles qui, ayant passé par le séjour souterrain, avaient souffert et vu souffrir, ne choisissaient pas ainsi à la hâte. De là, indépendamment du hasard des rangs pour être 291 appelées à choisir, une sorte d'échange des biens et des maux pour la plupart des âmes. Ainsi, un homme qui, à chaque renouvellement de sa vie d'ici-bas, s'appliquerait constamment à la saine philosophie, [619e] et aurait le bonheur de ne pas être appelé des derniers à choisir, il y a grande apparence, d'après tout ce récit, que non-seulement il serait heureux dans ce monde, mais encore que dans son voyage d'ici là-bas, et dans le retour, il marcherait par la voie unie du ciel, et non par le sentier pénible de l'abîme souterrain.

L'Arménien ajoutait que c'était un spectacle curieux de voir de quelle manière chaque [620a] âme faisait son choix. Rien n'était plus étrange, plus digne à la fois de compassion et de risée.

C'était la plupart du temps d'après les habitudes de la vie antérieure que l'on choisissait. Er avait vu, disait-il, l'âme qui avait appartenu à Orphée, choisir l'âme d'un cygne en haine des femmes qui lui avaient donné la mort autrefois (15), ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles : l'âme de Thamyris (16) avait choisi la condition d'un rossignol, et réciproquement un cygne, ainsi que d'autres animaux, musiciens comme lui, avait adopté la nature de l'homme. [621b] Une autre âme, appelée la vingtième à 292 choisir, avait pris la nature d'un lion : c'était celle d'Ajâx, fils de Télamon, ne voulant plus de l'état d'homme, en ressouvenir du jugement qui lui avait enlevé les armes d'Achille. Après celle-là vint l'âme d'Agamemnon, qui, ayant aussi en aversion le genre humain à cause de ses malheurs passés, prit la condition d'aigle. L'âme d'Atalante (17) appelée à choisir vers la moitié, ayant considéré les grands honneurs rendus aux athlètes, n'avait pu résister à l'envie de devenir athlète elle-même. [621c] Epée (18), fils de Panopée, était devenu une femme industrielle. L'âme du bouffon Thersite (19) qui se présenta des dernières, revêtit le corps d'un singe. L'âme d'Ulysse, à qui le hasard avait donné le dernier sort, vint aussi pour choisir : mais le souvenir de ses longs revers l'ayant désabusée de l'ambition, elle chercha longtemps, et découvrit à grand-peine dans un coin la vie tranquille d'un homme privé [621d] que toutes les autres âmes avaient laissée dédaigneusement à l'écart. En l'apercevant enfin, elle dit que, quand elle aurait été la première à choisir, elle n'aurait pas fait un autre 293 choix. Pareillement les animaux changent leur condition pour la condition humaine, ou pour celle d'autres animaux ; ce qui a été injuste passe dans les espèces féroces, ce qui a été juste dans les espèces apprivoisées : de là des échanges de toute sorte.

Après que toutes les âmes eurent fait choix d'une condition, elles s'approchèrent de Lachésis dans l'ordre suivant lequel elles avaient choisi ; la Parque donna à chacune le génie qu'elle avait préféré, afin qu'il lui servît de gardien durant le cours [621e] de sa vie mortelle et qu'il lui aidât à remplir sa destinée. Ce génie la conduisait d'abord à Clotho, qui de sa main et d'un tour du fuseau confirmait la destinée choisie. Après avoir touché le fuseau, il la menait de là vers Atropos, qui roulait le fil pour rendre irrévocable ce qui avait été filé par Clotho. Ensuite, sans qu'il fût désormais possible de retourner en arrière, on s'avancait [621a] vers le trône de la Nécessité, sous lequel l'âme et son génie passaient ensemble. Aussitôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine du Léthé (20), où elles essayèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait ni arbre ni plante. Le soir étant venu, elles passèrent la nuit auprès du fleuve Amélès (21), dont aucun vase 294 ne peut contenir l'eau. Chaque âme est obligée de boire de cette eau en certaine quantité. Celles qui ne sont pas retenues par la prudence, en boivent plus qu'il ne faut ; à mesure que chacune boit, [621b] elle perd toute mémoire. On s'endormit après ; mais vers le milieu de la nuit, il survint un éclat de tonnerre, avec un tremblement de terre ; et aussitôt les âmes furent dispersées çà et là vers les divers points de leur naissance terrestre, comme des étoiles qui jailliraient tout à coup dans le ciel. Quant à lui, disait Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve ; cependant il ne savait pas par où ni comment son âme s'était rejointe à son corps ; mais le matin, ayant tout à coup ouvert les yeux, il s'était aperçu qu'il était étendu sur le bûcher. »